

Luis Izcovich

Le corps *

Il existe une jouissance du corps, mais ce n'est pas une jouissance naturelle, c'est une jouissance délimitée par le langage. Cela veut dire que le langage détermine le mode de jouissance du corps. *Lalangue*, en un seul mot, celle à laquelle chacun est confronté dès la naissance, a des effets de jouissance. Je développerai ce point plus loin. Évoquer les énigmes du corps, titre de ces journées, c'est aborder aussi les mystères du corps parlant. Ils concernent l'opacité de la jouissance. Je me propose de distinguer les énigmes du corps des mystères du corps.

Le langage par son incorporation produit une négation de jouissance. Donc, en même temps que le corps devient silencieux, il donne des signes énigmatiques.

Ce qui n'est pas énigmatique, c'est la pulsion. Elle se structure à partir de la demande de l'Autre. La pulsion devient un circuit qui tourne autour d'un objet manquant. S'il y a des énigmes du corps, ce qui n'est pas énigmatique c'est ce qui fonde ces énigmes. Lacan lui a donné un nom. C'est *lalangue*. Elle est responsable du mystère du corps parlant. J'y reviendrai.

L'essentiel, c'est qu'une référence au corps suspendu traverse toutes les analyses. C'est le corps non ancré de l'analysant. Soit parce que le corps est suspendu à la rencontre d'un autre corps, soit parce que le sujet croit se soutenir par l'autosuffisance de son propre corps, évitant toute rencontre avec le corps de l'autre, sauf que son corps peut faire symptôme. Le corps peut aussi prendre d'autres formes que la suspension puisqu'il existe aussi des corps errants, à la dérive, c'est le corps désorienté dont le modèle paradigmatique est la schizophrénie.

À partir de là, je me suis posé une question : qu'est-ce qui attrape les corps ?

Pour y répondre, je prends cette proposition de Lacan qui s'interroge sur ce qu'est la psychanalyse. Lacan la définit d'une façon précise : « C'est

le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps ¹. » Une analyse commence toujours par un symptôme de corps et une analyse doit toujours avoir des effets de corps.

Il convient de remarquer que quand Lacan dans « Télévision » pose qu'une structure, celle du langage, découpe le corps, il va plus loin que quand il avance que « l'inconscient est structuré comme un langage ² ». Poser que le langage découpe le corps, c'est dire que la condition du corps se trouve dans le langage, c'est dire que le langage détermine le corps. Cette perspective est annoncée dans le compte-rendu du séminaire *La Logique du fantasme* où il avance que « ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps ³ ».

On perçoit le changement par rapport au début de l'enseignement de Lacan où il définit le corps en termes d'assomption de l'image. Le terme d'assomption est utilisé par Lacan dès « Le stade du miroir » pour indiquer l'expérience d'identification chez le bébé avec l'image complète de l'Autre. Il faut que le bébé s'approprie l'image de complétude sans quoi son corps est morcelé.

Or, avec l'idée que le corps est découpé par le signifiant, la thèse est que le corps est nécessairement morcelé, sans la possibilité d'une unité. Il faut dire que le langage fait le corps, modelant, façonnant l'organisme en le faisant entrer dans le symbolique. Le corps c'est du symbolique. L'idée de Lacan est donc qu'il ne faut pas seulement que l'être humain accède au langage, encore faut-il que le langage s'incorpore.

Lacan élabore une conception de ce qui unit les corps entre eux. Il y a un niveau immédiat dans la proposition de Lacan. Ce qui capte, c'est l'imaginaire. Ses débuts en psychanalyse et son texte « Le stade du miroir » en rendent compte. L'enfant est piégé par l'image de l'Autre. C'est une image qui donne la promesse d'une complétude et introduit chez *l'infans* la promesse d'un corps total. L'image de l'Autre complet est une porte de sortie de l'expérience de ce qui manque à l'image de soi de l'enfant.

C'est une perspective constante chez Lacan, puisqu'il revient à la fin de son enseignement à l'imaginaire et pose que le sujet regarde l'image qu'il a au fond du cœur, puis affirme que la manière dont chacun voit le monde est liée à l'image qu'il voit en soi.

Pourquoi les sujets aiment-ils leur corps par-dessus tout ? Lacan le dit dans son *Discours aux catholiques* : « Je suis lié à mon corps par [...] [la] libido. Mais ce que j'aime [...] n'est pas ce corps dont le battement et la pulsation échappent trop évidemment à mon contrôle, mais une image qui

me trompe en me montrant mon corps dans sa *Gestalt*, sa forme. Il est beau, il est grand, il est fort. Il l'est plus encore d'être laid, petit et misérable ⁴. »

C'est un constat capital qui indique que la relation que nous entretenons avec le monde est marquée par l'amour que nous portons à notre propre image. Lacan prolonge ainsi les développements de Freud sur le narcissisme avec le rapport que nous entretenons avec l'image. Cela ouvre cette question fondamentale pour l'expérience analytique : peut-on aimer d'un amour qui ne soit pas narcissique ?

Mais, dès le début, Lacan souligne, outre l'image, une autre dimension concernant le corps, puisqu'il fait référence aux effets de la perception de la complétude de l'Autre, sur le corps. Il a appelé cet effet une expérience de jubilation, qui anticipe ce qu'il développera plus tard dans son enseignement avec le concept de jouissance.

Ainsi, pour Lacan, il y a une dimension imaginaire établie très tôt dans la vie qui lie le corps et l'image. Lacan pose aussi très vite le corps dans son rapport à la jouissance, c'est la dimension du réel dans le corps. Mais pour qu'il y ait un corps, il faut une autre dimension : le corps symbolique. C'est ce que je propose comme introduction de ces journées, le corps dans ses trois dimensions, avec en ligne de mire la question de ce qui attrape les corps.

Les corps sont attrapés par l'imaginaire. Lacan utilise ainsi le terme de capture qui désigne la fascination exercée par un objet, qui donne naissance à un corps d'objet. Il y a cependant une différence entre être capturé et être attrapé. La différence se traduit par un effet temporaire.

Combien de temps dure la fascination pour un corps réduit au statut d'objet ? Combien de temps dure l'hypnose exercée par les images de *selfie*, avec lesquelles chacun commercialise aujourd'hui sa propre image ? Qui se souvient des images vues la veille ? Pensons aussi au coup de foudre. Il y a un effet de capture d'un corps par l'autre. C'est aussi une forme d'hypnose. Une enquête pourrait être faite, combien de couples pris par le coup de foudre résistent à l'usure du temps ? Les limites de l'imaginaire y sont démontrées.

Être attrapé est d'un autre niveau. Ainsi, Lacan soutient que ce qui attrape les corps, c'est un discours. Cela a des conséquences fondamentales pour la psychanalyse.

Commençons par une traduction clinique de cette conception. Il y a des corps qui résistent à être attrapés et restent donc isolés ou errants. Dans ces cas-là, le corps n'a pas été capté par le symbolique. Et cela a un impact

sur la théorie de la schizophrénie. La schizophrénie, du point de vue de la psychanalyse, met en évidence un corps imperméable au discours. S'il y a quelqu'un d'inattrapable, c'est bien le schizophrène. Lacan l'indique avec l'une des rares définitions qu'il donne de la schizophrénie lorsqu'il affirme qu'elle se caractérise par le fait de n'habiter aucun discours établi. Le sujet inattrapable est le paradigme du sujet libre puisque le corps a besoin de support pour être attrapé. C'est ce que Lacan avance avec Joyce, qui démontre le cas où le corps est prêt à s'en aller, avec le moi comme étant ce qui le tient. Cela montre clairement que la question est double : qu'est-ce qui attrape les corps entre eux ? et qu'est-ce qui soutient un corps ? C'est ce qui amène Lacan à s'interroger, à partir de la clinique borroméenne, sur ce qui fait nœud, permettant ainsi une cohérence supplémentaire à celle du moi.

L'idée est que le corps s'en va, il s'en va à tout moment puisque sa seule consistance est la cohérence mentale. C'est la raison pour laquelle Lacan relie la parole et le corps et cela fonde l'idée du corps parlant. C'est aussi par la parole elle-même que le corps jouit. C'est ainsi que le corps peut être dit corps parlant. Et c'est aussi à cette condition-là que l'on peut le dire déporté.

C'est parce que le corps on l'a, comme dit Lacan, qu'on peut analyser le *parlêtre*. Le corps du parlêtre n'est pas le corps du sujet mortifié par le langage.

On ne peut pas, dès lors, séparer le registre du signifiant, de celui du corps. Lacan extrait une conséquence majeure pour la théorie analytique, car c'est cette conception qui l'amène à substituer au terme de sujet celui de parlêtre. Le parlêtre est le sujet en tant que déterminé, dans la jouissance de son corps, par le signifiant. La jouissance de l'inconscient est une prise de la jouissance du corps. Quand on dit « les mystères du corps parlant », nous ne nous référons pas au corps de l'hystérie, car le corps dans l'hystérie est producteur d'énigmes qui ont un sens. Les mystères du corps parlant, c'est ce qui reste comme non-sens une fois que l'organisme a été traversé par le langage. Ces restes sont les marques de jouissance dans le corps. C'est pourquoi notre pratique, au-delà d'analyser le sujet, vise à analyser le parlêtre. Le parlêtre, c'est le corps parlant, autrement dit le réel de l'inconscient.

Il y a donc pour chaque sujet un avènement du corps effet de la langue. La question est en effet posée par Lacan en termes d'appareillage du corps, au point qu'il distingue ceux dont les corps, au regard de la sexualité, peuvent s'appareiller, de ceux dont les corps peuvent s'apparier. Pour s'apparier il suffit de l'organe. L'appareillage, qui renvoie à être équipé,

est possible à partir de la pulsion. C'est là qu'apparaît de façon patente la différence entre langage et discours. On peut être dans le langage sans être forcément dans un discours. Pour être dans un discours, il faut qu'il y ait du corps.

Pour revenir à l'exemple du schizophrène, celui-ci a un langage, même s'il est particulier, mais il est laissé à l'écart du discours avec un plus grand effet, le corps est laissé à la dérive, c'est un corps qui s'oppose à toute forme d'aliénation. C'est ce qui explique la difficulté d'attraper ce corps dans une analyse, car ce qui résiste au discours c'est le réel. Le réel ne se laisse pas prendre et ne cherche pas à se faire prendre. La question devient : si l'imaginaire capte les corps de manière éphémère, en quoi les discours peuvent-ils induire une permanence dans la rencontre des corps ?

Le problème est d'une actualité urgente, puisque le discours capitaliste promeut la fascination imaginaire et la jouissance immédiate, court-circuitant toute forme discursive qui entrave la consommation. Le libéralisme des comportements est accentué, le corps est traité comme un objet. C'est là que se pose la question de la psychanalyse dans notre siècle. L'idée de Lacan selon laquelle la psychanalyse a pris le relais de la médecine est actualisée, dans la mesure où elle est une méthode qui vise à cibler le corps par les mots. Cela fait un traitement du corps qui vise à ce qu'un corps puisse être lié à un autre et ne reste pas flottant en permanence et avec des substitutions infinies. En effet, la banalisation des rencontres se prolonge le plus souvent dans un désenchantement et en fin de compte cela laisse le sujet moderne dans la plus grande solitude et collé aux applications des sites de rencontre.

Si le corps jouit, la jouissance est autistique. La jouissance du corps propre n'est pas simplement individuelle, puisqu'elle est accrochée à des fantasmes et que ces fantasmes, que les réseaux sociaux ont réussi à transformer en standards, arrivent à collectiviser des consommateurs en nombre impressionnant sur la planète entière. On voit ainsi, par cette systématisation du fantasme, une prise collective de la jouissance.

La civilisation fait tenir le corps par une régulation. Et il ne s'agit pas de l'inconscient collectif, mais de programmes économiques au service de la fabrication de fantômes collectifs. Le corps individuel est ainsi attrapé par la parole du maître. Car le discours du maître attrape les corps, les fixe, les gare et coagule les désirs. Il suffit de voir la crise des migrants en Europe et comment le discours du maître piège les corps, les transformant en troupeau.

Mais il y a quelque chose qui ne peut pas être dirigé, c'est le fait que la sexualité fait trou dans le savoir. C'est le défaut que la science ne peut suturer et c'est la marque de son échec. Cela démontre que le corps pour la psychanalyse est autre chose que le corps pour le cognitivisme, qui pose un corps dont on peut devenir maître et qui aspire à le dominer complètement. Si l'on veut une preuve fondamentale, elle est donnée par le symptôme hystérique, indice d'une autre manière d'attraper le corps, très différente de celle du discours capitaliste. La question hystérique, au fond, est de savoir comment faire passer les hommes du désir à l'amour. C'est une manière de se demander comment des corps peuvent se trouver attrapés. C'est une plainte récurrente de notre époque, évidente dans la clinique de l'hystérie où l'insistance n'est pas la répulsion de la sexualité, mais une plainte concernant les hommes : pourquoi, une fois satisfaits de la jouissance sexuelle, ne tombent-ils pas amoureux ?

L'hystérique vit par procuration, elle cède volontiers sa place à une autre pour le corps à corps. L'identification lui suffit alors pour être imaginativement à sa place dans le corps à corps et cette identification ne se fait pas sur n'importe quel trait : c'est préférentiellement au symptôme de l'autre qu'elle s'identifie. C'est ce qui fait sa passion pour la souffrance de l'Autre femme.

Le corps du névrosé comporte la marque d'une négativité inscrite au fer. C'est la marque de la castration qui produit dans le corps une extraction de la jouissance. C'est le drame du névrosé mais également son salut. C'est le drame car il est condamné à ce que sa jouissance ne soit jamais absolue, mais toujours limitée.

Comme le dit Lacan dans la « Conférence de Genève », il y a pour tout sujet une coalescence entre corps et langage. Il existe donc une conception générale selon laquelle la jouissance est liée nécessairement au corps, et cette conception implique aussi, par définition, qu'il n'y ait pas d'harmonie dans le rapport entre le sujet et la jouissance. C'est ce que Lacan formule dans son séminaire ...*Ou pire* à propos de l'être parlant : « C'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance ⁵. » L'hystérique accentue ce rapport de distance entre le sujet et son corps d'une manière spéciale. C'est la *belle indifférence*. C'est-à-dire que le sujet hystérique se met ainsi à la plus grande distance de ce qui se passe au niveau de son corps qui porte la marque du symptôme. Elle en souffre mais ne se sent pas concernée. C'est la raison de la plainte. Le symptôme hystérique récupère la jouissance perdue : c'est un organe avec un plus de jouir. La pulsion refoulée redouble d'intensité et se fait maître de l'organe. Le sujet perd son autonomie.

Il faut tenir compte que dans le compte-rendu du séminaire *La Logique du fantasme* Lacan pose que « le lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps ⁶ ». Il faut dire que le langage fait le corps, modelant, façonnant l'organisme en le faisant entrer dans le symbolique. Le corps, c'est du symbolique. L'idée donc de Lacan est qu'il ne faut pas seulement que l'être humain accède au langage, encore faut-il que le langage s'incorpore.

Cela implique que l'Autre n'est pas une idée religieuse ou mystique. L'Autre s'incarne, dans le corps. Il y a une coalescence entre le corps et l'Autre. C'est parce que l'Autre s'incarne qu'il y a un corps. Donc le corps n'est pas juste l'image qu'on a d'un corps. Le corps existe en tant qu'il a été marqué par le langage.

« Le premier corps fait le second de s'y incorporer. D'où l'incorporel qui reste marqué le premier, du temps d'après son incorporation ⁷. » Cette incorporation dont parle Lacan est ce qui, du corps-organisme, par l'intermédiaire du langage, donne son statut au corps dans la psychanalyse : « Le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant ⁸. »

Corps et symbolique sont deux termes indissociables. Le symbolique existe dans la mesure où il s'incarne dans un corps, et, *vice versa*, un corps existe dans la mesure où il est traversé par le symbolique.

Et le propre de la psychanalyse est d'affecter le corps par le biais d'un effet sur l'inconscient. C'est étrange de penser que, parce qu'on touche l'inconscient, on touche le corps. Mais c'est un fait que l'on constate dans la clinique analytique. Il suffit de penser aux sujets qui disent, avec l'avancement de l'analyse, qu'ils se sentent moins fatigués, qu'ils ont retrouvé des forces dans le corps et même, c'est un fait clinique, qu'ils sont moins malades.

La visée d'une psychanalyse est d'affecter la modalité de jouissance d'un sujet. Et comment jouit un sujet ? Il jouit avec son corps. C'est ce qu'affirmait Lacan : « Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit ⁹. » Il n'y a pas de jouissance du corps sinon par l'incidence du signifiant.

Le corps pour la psychanalyse, c'est le corps vivant, traversé par le signifiant qui détermine les modalités de jouissance du corps. Lacan extrait une conséquence majeure pour la théorie analytique qui l'amène à substituer au terme de sujet celui de parlêtre. Le parlêtre, c'est le sujet en tant que déterminé, dans la jouissance de son corps, par le signifiant. Le corps parlant, c'est la jouissance de la parole et la jouissance du corps.

Il n'y a pas d'unité de jouissance. Il y a la jouissance du corps, puis la jouissance liée à la condensation d'une partie du corps qui prend une prévalence spéciale. C'est la plus-value de jouissance que Lacan extrait de Marx.

Ce qu'intéresse Lacan, c'est la béance entre le corps et les dits, point d'origine d'un discours. Lacan évoque ainsi le terme « frère ». Nous sommes frère de notre patient en tant que comme lui nous sommes fils de discours.

Une autre chose est la fraternité de corps, c'est le racisme. Donc, Lacan oppose la fraternité de corps et le terme « frère » en tant que fils de discours. La fraternité des corps, c'est la société des tous pareils, tous frères, et ceux qui ne le sont pas, on les exclut. Regarder ce qu'il se passe de façon massive dans notre civilisation. C'est faire de l'imaginaire du corps comme prolongation de notre image ce qui nous lie. Cela conduit à la passion mortifère.

Ce qui change avec l'événement de corps chez Lacan, c'est que l'événement traumatique est de structure, alors que Freud le pose comme contingent. Le traumatisme est l'effet de la structure du langage sur le corps. L'événement principal n'est pas d'avoir été maltraité par l'Autre. L'événement fondamental est le choc initial du langage, qui laisse des traces, qui sont les symptômes et les affects. Le corps parlant n'est pas une fiction, c'est une réalité qui ne ment pas, tandis que le langage est l'élucidation d'un savoir sur la langue.

C'est un fait qu'on peut attraper un corps par des semblants. Les semblants capturent les corps mais laissent de côté la véritable jouissance de chaque corps.

Puisque nous ne jouissons pas du corps de l'autre, car la jouissance est toujours autiste, la question se renouvelle. Qu'est-ce qui attrape les corps, si la jouissance est toujours celle de chacun ? Il y aurait deux réponses possibles.

La première nous vient de ce qui attrape les corps sans l'analyse. Ici, la réponse est le fantasme. Cela vaut la peine de revenir sur l'expérience de l'hystérie. Ce qu'elle sait, c'est que pour capturer l'Autre, elle doit prendre la place de l'objet *a* dans le fantasme du partenaire.

La deuxième nous vient de l'analyse et de ses effets sur le corps. Une autre question s'impose.

Pourquoi les analyses ne se terminent-elles pas dans la plus grande solitude une fois traversé le fantasme fondamental et une fois vérifié que le partenaire occupe une place dans le fantasme ? Dire qu'un partenaire occupe une place dans le fantasme, c'est dire qu'une substitution infinie est

possible. Car ce qui compte pour le fantasme, c'est sa fonction, non pas le partenaire en tant que tel.

Il y a deux dimensions chez Lacan qui font obstacle à cette conception. La première concerne l'amour, la seconde le symptôme.

Lorsque Lacan parle d'un amour de l'être à l'être, il est évident qu'il ne s'agit pas d'un amour soutenu dans un fantasme. Un amour d'être à être implique le plus authentique de soi et la reconnaissance du plus unique de l'Autre. Si l'affect de cette traversée est l'amour, il est évident que l'effet est d'attraper les corps. En fait, il ne peut pas s'agir d'une promesse analytique, mais il est vrai que l'analyse qui va à l'encontre du fantasme et soutient la contingence du réel promet un amour qui va de l'être à l'être. C'est l'amour véritable, il va du réel au réel.

C'est ce qui permet d'aborder cette autre dimension fondamentale qui est celle du symptôme. Lacan l'a posée à propos de ce que peut être une femme pour un homme, un symptôme.

Si le symptôme est pris dans la perspective du dernier enseignement de Lacan, c'est-à-dire comme quatrième nœud nécessaire au nouage du symbolique, de l'imaginaire et du réel, la femme, symptôme de l'homme, est le symptôme nécessaire à la jouissance autistique du sujet.

Prendre une femme comme symptôme de corps, c'est considérer que la jouissance autistique ne suffit pas à entretenir l'armature du sujet. Or, cela ne s'applique pas pleinement si l'on pose la question de ce qu'est un homme pour une femme. Cela peut être un symptôme ou un ravage.

L'invention par Lacan du terme sinthome résout bien la question. Il suppose que le couple, s'il est sinthome, participe à assurer le support de la structure. C'est ce que j'appelle le symptôme qui attrape le corps.

Je conclus sur l'expérience analytique. L'analyste occupe la place du partenaire symptôme. C'est une manière d'affirmer que le corps de l'analysant et celui de l'analyste sont attrapés. Ils sont attrapés par le discours analytique. Et je crois qu'il faut explorer cette clinique et même y inclure les cas d'analyse où la partie se joue dans un corps à corps avec l'analyste sans la médiation du sujet censé savoir.

On a un corps parce qu'il y a un dire. Corps parlant et parlêtre, c'est la même chose, c'est le réel de l'inconscient. Il s'en déduit une pratique de l'interprétation. L'interprétation est un dire qui vise le corps parlant et pour y produire un événement, qui passe « dans les tripes », disait Lacan. Cela ne s'anticipe pas, mais se vérifie après coup, car l'effet de jouissance

est incalculable. L'analyse consiste à entrer en résonance avec la pulsation du corps parlant de façon à affecter le symptôme. Quand on analyse l'inconscient, le sens de l'interprétation est de viser une vérité inédite. Quand on analyse le parlêtre, le corps parlant, le sens de l'interprétation est la jouissance. Ce déplacement de la vérité à la jouissance donne la mesure de ce que devient la pratique analytique du parlêtre. J'espère que ces journées seront une contribution à la clinique du parlêtre.

*[↑](#) Intervention au Premier Colloque international de psychanalyse du Champ lacanien du Pacifique, « Les énigmes du corps », à Papeete, les 13 et 14 octobre 2023.

- 1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 151.
- 2.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 187.
- 3.[↑](#) J. Lacan, « La logique du fantasme – Compte rendu du Séminaire 1966-1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 327.
- 4.[↑](#) J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, précédé du *Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 47.
- 5.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 43.
- 6.[↑](#) J. Lacan, « La logique du fantasme – Compte rendu du Séminaire 1966-1967 », *art. cit.*, p. 327.
- 7.[↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 409.
- 8.[↑](#) J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 357.
- 9.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 26.